

Cependant, l'autre jour, c'est de nouveau arrivé. Un journaliste du Nord a trouvé des points communs avec le meurtre – *horrible*, à ce qu'il paraît – d'une pauvre fille d'à peine seize ans qui a eu lieu je ne sais plus où. En prison, les journaux et la télévision me sont interdits, mais mon avocat a pris soin de me répéter mot pour mot le contenu de l'article. En dépit d'un laisser-aller exaspérant, mon avocat sait être extrêmement pointilleux quand il veut.

Je me demande pourquoi il fait ça, pourquoi il insiste tant. Je ne me rappelle pas avoir jamais montré un intérêt quelconque pour ce que raconte la presse. Peut-être est-ce pour me secouer un peu, parce qu'avec le temps, je deviens chaque jour un peu plus absent et taciturne. Mais c'est peut-être un prétexte comme un autre pour me tenir la jambe. Il espère qu'un jour, je vais commencer à lui faire la conversation, comme le ferait une vieille connaissance. Je doute que ça arrive, je sens bien que je n'ai rien à lui dire. Quand il a remarqué avec son air indigné que ce journaliste du Nord m'avait appelé le *monstre de la Via Veneto*, moi, je l'ai regardé comme le font les Chinois, autrement dit avec une expression vide.

Il m'a demandé comment je pouvais rester aussi indifférent.

Comment ? C'est devenu une habitude, voilà comment. Par-dessus le marché, *monstre* est désormais un terme galvaudé. Dans la presse, il suffit que quelqu'un ait fait preuve d'un peu d'imagination dans l'assassinat de sa victime pour qu'il devienne un monstre. Mais je les comprends. Après tout, j'ai dormi plusieurs jours à côté du cadavre de la fille qu'ils m'accusent d'avoir tuée. Me qualifier de monstre, c'est un minimum.

Comme je ne me décidais toujours pas à ouvrir la bouche, mon avocat m'a dit que ça n'avait plus aucun sens d'utiliser mon droit de garder le silence. « Le procès est terminé, m'a-t-il dit. Tu peux t'exprimer librement, maintenant. »

Il se croit drôle. Je me suis bien gardé de lui répondre mais, dans l'intimité de ma boîte crânienne, j'ai pensé : *Parle pour toi, pâle copie de John Lennon. Parle pour toi.*

La chaleur me cloue au sol. Chaque jour qui passe me semble plus torride que le précédent, et l'épuisement va de pair. Ma cellule n'est pas climatisée. Aucun endroit ne l'est, ici, à Regina Coeli, la maison d'arrêt